

105 ans d'histoire(s)

Les Sœurs de Marie-Auxiliatrice
à Sainte-Marthe

Texte d'Élisabeth de Charnacé



vivre et devenir
Villemarte - Saint-Michel

Ce livre est dédié à toutes les Sœurs de la Congrégation de Marie-Auxiliatrice qui, depuis plus de 170 ans, agissent au cœur du monde auprès des personnes les plus fragiles. À l'écoute de leur époque, elles n'ont jamais cessé de faire évoluer leurs engagements afin de mieux répondre aux besoins nés de l'évolution de la société.

<u>INTRODUCTION</u>	page 09
<u>CHAPITRE 1</u>	
Du béguinage à l'œuvre de Villepinte	page 12
<u>CHAPITRE 2</u>	
La Maison Sainte-Marthe à Épernay : plus d'un siècle d'histoire dans les soins	page 22
<u>CHAPITRE 3</u>	
Un héritage inestimable	page 32
Chronologie	page 42
Bibliographie	page 44
Remerciements	page 45

Aux premiers jours du printemps 2025, une page se tourne pour l'établissement hospitalier Sainte-Marthe (Épernay, Marne). Après plus d'un siècle de présence auprès des malades et des équipes, la congrégation des Sœurs de Marie-Auxiliatrice va partir.

Le livre que vous allez parcourir est un merci.

Un hommage de l'association Vivre et devenir à toutes les religieuses de la congrégation qui ont contribué à bâtir ce lieu dans lequel tant de malades ont été accueillis et soignés avec attention. Inlassablement, elles l'ont fait évoluer pour répondre aux besoins de leur temps. Elles y ont installé un esprit d'audace, de communauté, et de présence à l'autre qui souffle encore dans les équipes.

105 ans d'histoire(s) raconte cette grande aventure. Vous y découvrirez le récit de la création de la congrégation, au milieu du XIX^e siècle, par la bienheureuse Marie-Thérèse de Soubiran, puis celle de la naissance et des évolutions successives de Sainte-Marthe, de 1920 à nos jours. À travers les témoignages singuliers de sœurs et de membres de Vivre et devenir aujourd'hui, l'ouvrage veut également faire sentir ce qui en est le cœur battant.

Ce livre est aussi un passage de témoin.

Il met en lumière l'héritage inestimable transmis par la communauté, dans le but qu'il continue d'inspirer celles et ceux qui se mettent aujourd'hui au service des plus fragiles. Il veut contribuer à répondre à l'appel magnifique lancé par sœur Pierrette Marie Monti à l'occasion du centenaire de Vivre et devenir en 2018 : « *L'association doit rester ouverte à tout ce qui est neuf. Il faut que*



cet esprit pionnier, qui existe dès le début de son histoire, demeure. C'est l'avenir qui est urgent et pas le passé ».

Un siècle de présence auprès des plus fragiles

L'histoire de Sainte-Marthe commence en 1906, lorsque Louise Auban-Moët transforme un ancien Carmel en maison de convalescence, en hommage à sa petite-fille Marthe emportée trop tôt par la tuberculose. En 1920, dans un contexte où cette maladie fait des ravages, la maison est confiée aux Sœurs de Marie-Auxiliatrice. Sous l'impulsion d'Eugénie Thomas van Bomberghen, mère de Marthe, Sainte-Marthe devient un sanatorium rattaché à l'œuvre de Villepinte. La générosité de ces familles permet d'aménager les lieux et d'offrir à ces jeunes filles malades qui sont pour

En 1920, les différents sanatoriums créés par les Sœurs de Marie-Auxiliatrice offrent aux jeunes filles malades de tuberculose des lieux de soins et de refuge.

la plupart des travailleuses en situation précaire, isolées de leurs familles, un refuge et des soins.

À une époque où la médecine ne dispose pas encore de traitements efficaces contre la tuberculose, Sainte-Marthe applique les recommandations de l'époque : cure d'air et de soleil, repos et alimentation soignée. Mais au-delà des soins, les sœurs vont faire de Sainte-Marthe un véritable lieu de vie où les jeunes filles reçoivent une éducation, baignent dans une atmosphère familiale et développent des talents manuels et artistiques.

Dans les années 1970, avec le recul de la tuberculose, Sainte-Marthe devient une maison de convalescence avant d'évoluer, dans les années 2000, en hôpital de soins de suite. Les sœurs font dès 1918 un choix stratégique : confier la gestion de leurs établissements à une association. Elles ont su ainsi assurer la pérennité de leur œuvre. C'est ainsi que naît l'Association de Villepinte, devenue Vivre et devenir en 2017. Les sœurs passent progressivement d'une implication dans des postes salariés de direction et de soin, à celle d'accompagnatrices bénévoles, soutenant les équipes et visitant les malades.

Une invitation à poursuivre l'œuvre avec audace et confiance

Mais plus qu'un lieu et des infrastructures, la congrégation laisse en héritage un esprit. Marie-Sophie Desaulle, présidente de Vivre et devenir, souligne combien il est essentiel que cet esprit demeure : « *Les Sœurs de Marie-Auxiliatrice transmettent un esprit qui souffle, qui a imprégné les professionnels et constitue l'essence du projet de Sainte-Marthe. C'est un état d'esprit qui imprègne les murs et les équipes. Notre rôle est de le faire perdurer* ».

Toute l'histoire de la congrégation prend racine dans le parcours d'une femme, Marie-Thérèse de Soubiran, dont la vie incarne l'audace d'aller

“ Les Sœurs de Marie-Auxiliatrice transmettent un esprit qui souffle, qui a imprégné les professionnels et constitue l'essence du projet de Sainte-Marthe. C'est un état d'esprit qui imprègne les murs et les équipes. Notre rôle est de le faire perdurer. ”

Marie-Sophie Desaulle
Présidente de Vivre et devenir

là où les besoins des plus vulnérables ne sont pas couverts, et la confiance jusqu'au bout. Elle n'a jamais cessé de croire qu'un chemin était possible bien qu'elle ait connu le dépouillement le plus radical, jusqu'à être chassée de sa propre communauté. Lors de sa béatification en 1946, le pape Pie XII a repris ce psaume qu'elle aimait et qui, en apparence, semble si éloigné de la réalité de sa vie : « *Il m'a ouvert un chemin spacieux, parce qu'il m'a véritablement aimée* ».

À l'heure où les métiers du soin et de l'accompagnement connaissent des tensions importantes, l'exemple de Marie-Thérèse et de ses sœurs encourage. Nous héritons de leur approche du soin dans laquelle le geste technique procède d'un cœur qui aime, de leur sens de la communauté, de l'écoute, et de leur ouverture constante à l'avenir.

Puissent ces quelques pages donner de l'inspiration à ceux qui poursuivent leur œuvre de justice et de paix, et à qui il revient d'inventer cet avenir.

Acquis en 1881, le Château Rouge à Villepinte accueille un véritable établissement de soins : le sanatorium Sainte-Marie.



CHAPITRE 1

Du béguinage à l'œuvre de Villepinte

En 1864, Marie-Thérèse de Soubiran fonde la congrégation des Sœurs de Marie-Auxiliatrice, portée par le désir d'allier prière et action au service des plus fragiles. À l'écoute des besoins de leur temps, les sœurs n'ont de cesse de faire évoluer leurs engagements. Elles ouvriront d'abord des maisons de famille pour les jeunes travailleuses précarisées par l'industrialisation, puis l'un des premiers sanatoriums de France pour des femmes tuberculeuses en 1881. Leur action se structure en 1918 avec la création de l'Association de Villepinte. Celle-ci diversifie encore leurs missions pour répondre à d'autres formes de vulnérabilité, et deviendra Vivre et devenir en 2017.

Une œuvre au service des plus fragiles

Au milieu du XIX^e siècle, la congrégation des Sœurs de Marie-Auxiliatrice naît en France sous l'impulsion spirituelle et sociale de Marie-Thérèse de Soubiran.

Marie-Thérèse naît en 1834 à Castelnaudary, à 40 km à l'est de Toulouse. Elle est élevée par des parents profondément chrétiens issus de la vieille noblesse méridionale, ruinée à la Révolution. Le père est un ancien militaire, austère et attaché aux valeurs traditionnelles. Marie-Thérèse et sa sœur sont éduquées à la maison auprès de leur mère, de la tante Sophie et de l'oncle paternel, le chanoine Louis de Soubiran.

Le chanoine dirige la Congrégation Mariale de Castelnaudary qui regroupe des jeunes de tous milieux sociaux. Marie-Thérèse y est admise enfant, c'est là que grandit sa vocation religieuse. La vie contemplative du Carmel l'attire mais son oncle mûrit le projet d'établir un béguinage¹ à Castelnaudary, un pieux établissement pour femmes célibataires, mais sans vocation religieuse proprement dite. Pour réaliser ce projet, il compte sur sa nièce mais cette proposition est loin de plaire à Marie-Thérèse qui lutte. Elle finira par y reconnaître la voix de Dieu.

1. Apparus au XII^e siècle en Belgique, les béguinages médiévaux abritaient les communautés de béguines. Ces femmes pieuses, à la fois religieuses et laïques, n'étaient pas engagées par des vœux de type monastique.

Dans les années
1860

Marie-Thérèse de Soubiran fonde la congrégation des Sœurs de Marie-Auxiliatrice et une première maison de famille à Toulouse pour accueillir les jeunes filles venues travailler en ville.



Maison de famille de la rue Maubeuge à Paris.

En 1854, Marie-Thérèse a 20 ans. Elle part s'initier à ce style de vie dans un béguinage de Belgique, à Gand. Un an plus tard, elle revient dans sa ville natale et s'installe à l'Enclos du Bon Secours. Elle devient la supérieure du béguinage fondé par son oncle.

Au Bon Secours, elle suit la règle du béguinage belge de Termonde, appliquée par le chanoine

de Soubiran, avec d'autres femmes venues la rejoindre. Pendant plusieurs années, les sœurs partagent une vie de pauvreté dans la prière et le travail.

Le béguinage est agrandi pour accueillir des enfants démunis, mais les bâtiments à peine achevés sont ravagés par un incendie lors d'une nuit de 1861. Cette « nuit de feu » marquera profondément la spiritualité de la fondatrice. Elle invoque la Sainte Vierge au plus fort de l'incendie pour obtenir la vie sauve des enfants. Le béguinage arrive à mettre tout le monde à l'abri, mais l'Enclos du Bon Secours est détruit.

Dès lors, l'aspiration à une vie religieuse plus solidement établie se précise. Pendant plusieurs années, Marie-Thérèse va prendre conseil et prier pour discerner l'orientation à donner au béguinage. En 1864, elle fait une retraite spirituelle de 30 jours selon les Exercices de Saint Ignace et comprend que Dieu lui demande de continuer la fondation ébauchée, mais en lui donnant une autre base.

Marie-Thérèse se met immédiatement à l'œuvre ! Elle fonde à Toulouse la congrégation des Sœurs de Marie-Auxiliatrice, avec pour vocation de répondre aux besoins spirituels et matériels des plus vulnérables. Elle a le désir original d'une congrégation qui ne se contente pas de contempler, mais qui agisse au cœur du monde auprès des personnes démunies. Les sœurs adoptent la spiritualité ignatienne¹ et donnent à l'adoration Eucharistique une place centrale². En mémoire de la « nuit de feu », où dans l'obscurité elles ont prié Marie et reçu cette nouvelle orientation, chaque sœur porte le nom de Marie. Le terme d'Auxiliatrice rappelle cette histoire et la mission reçue, Marie est celle qui vient en aide...

1. La spiritualité ignatienne, héritée de Saint Ignace de Loyola (1491-1556), repose sur le discernement et la relecture de vie. L'écoute des mouvements intérieurs du cœur et des événements permet de discerner l'appel de Dieu et d'y répondre avec une profonde liberté. Cette spiritualité allie intimement prière et action au service de la personne humaine et du monde.
2. L'adoration eucharistique est un temps de silence avec le Christ présent dans l'hostie consacrée lors de la messe.



MARIE-THÉRÈSE DE SOUBIRAN

Vie riche et éprouvante que celle de Marie-Thérèse de Soubiran ! Elle touche par son extrême humilité et sa confiance. Née dans une famille noble du Languedoc au milieu du XIX^e siècle, elle renonce à son désir d'entrer au Carmel pour fonder d'abord un béguinage à l'instigation de son oncle prêtre, en 1854. La maison est détruite par un incendie. De cette « nuit de feu » naît l'intuition d'une vie religieuse plus forte. À 30 ans, elle crée les Sœurs de Marie-Auxiliatrice, dédiées à l'adoration eucharistique, au service des jeunes et des plus démunis. La congrégation grandit mais une nouvelle épreuve survient. Marie-Thérèse est calomniée et évincée de sa propre communauté par une sœur intrigante qui va lui succéder, Julie Richer. Elle termine sa vie très effacée chez les Sœurs de Notre-Dame de Charité à Paris. Sa mémoire est réhabilitée après sa mort en 1889. Elle est déclarée bienheureuse¹ par le pape Pie XII en 1946.

1. Personne dont l'Église reconnaît, par la béatification, la perfection chrétienne.

La création des maisons de famille

Dans les années 1860, Marie-Thérèse crée les premières maisons de famille, futurs foyers de jeunes travailleuses, pour les jeunes filles qui arrivent de la campagne et vivent dans des conditions très précaires.

Les sœurs constatent l'exode rural des jeunes vers la ville où l'industrialisation se développe. Marie-Thérèse est saisie par le sort des jeunes filles de la campagne obligées de quitter leur foyer pour gagner leur vie dans les ateliers des villes. Ces jeunes filles sont livrées à elles-mêmes dans des conditions insalubres et précaires.

Elle fonde une première maison de famille dans les années 1860 à Toulouse pour les accueillir. Ce modèle novateur inspirera la création des foyers de jeunes travailleuses en France et par-delà les frontières. La maison offre aux jeunes filles un logement sûr, une formation et une protection morale contre l'exploitation.

Pendant 10 ans, Marie-Thérèse va travailler à la formation et au développement de cette œuvre. Elle souhaite l'étendre prudemment, avec modestie. Cependant, dès 1869, une période d'extension rapide s'amorce. De nouvelles maisons sont ouvertes à Amiens, à Lyon, à Paris et à Angers. La congrégation s'agrandit et accueille de nombreuses vocations. Les maisons de famille deviennent de véritables refuges.

1881

Les sœurs fondent à Villepinte l'un des premiers sanatoriums de France dédié aux jeunes femmes tuberculeuses. Il marque l'essor des œuvres médico-sociales de la congrégation.

“ La vie de Marie-Thérèse est de l'ordre du mystère de Dieu, elle nous invite à faire confiance, malgré tout et jusqu'au bout. ”

Sœur Geneviève-Marie Perret

À partir de 1871, le développement de la congrégation se fait beaucoup sous l'impulsion de Mère Marie-François (Julie Richer) qui a été élue assistante générale. Mais fin 1873, celle-ci falsifie les comptes de la communauté pour accuser Marie-Thérèse d'en avoir causé la faillite. La fondatrice est expulsée de sa propre communauté, tandis que Marie-François lui succède. Marie-Thérèse est recueillie à Paris par les sœurs de Notre-Dame de Charité où elle passe les quinze dernières années de sa vie. Elle meurt dans une grande solitude le 7 juin 1889, sans que sa confiance en Dieu n'ait jamais vacillé. Depuis son exil jusqu'à la démission en 1890 de l'intrigante devenue supérieure générale, la congrégation connaît une grande instabilité. Une période de renouveau va suivre grâce à la nomination d'une nouvelle supérieure qui réhabilitera la mémoire de Marie-Thérèse, Mère Marie-Élisabeth de Luppé.

Avec l'essor des maisons de famille, les sœurs prennent rapidement conscience des conditions sanitaires déplorables des jeunes travailleuses. Beaucoup souffrent de maladies respiratoires, notamment de la tuberculose, fléau du XIX^e siècle. En 1875, elles créent une Société de secours mutuel permettant aux jeunes filles de cotiser un sou par jour pour bénéficier gratuitement de soins médicaux et de l'hospitalité en cas de maladie.

Un tournant décisif a lieu en 1876 à Paris. La maison de famille est installée rue de Maubeuge, au cœur d'un quartier industriel où de nombreuses jeunes filles pauvres cherchent du travail dans des ateliers de couture ou des manufactures. Beaucoup présentent les signes de la tuberculose. Alors que les sœurs quêtent du drap de laine pour réchauffer les jeunes malades, une marchande de tissu leur parle de sa propre fille gravement atteinte. Elle toussait d'une manière qui ne laissait pas de doute, c'était la

tuberculose. Bien que les statuts de la Société de secours mutuel n'autorisent pas la prise en charge des malades chroniques ou contagieuses, les sœurs font preuve de compassion et accueillent la jeune fille. Cet événement les pousse à créer une structure spécialement dédiée aux malades.

LA TUBERCULOSE À LA FIN DU XIX^e SIÈCLE

La tuberculose est une maladie infectieuse pulmonaire, provoquant toux, fièvre et perte de poids. Au XIX^e siècle, en Europe et aux États-Unis, l'industrialisation fait le lit d'une terrible épidémie. Les travailleurs à bas coût qui affluent vers les villes sont logés dans des dortoirs insalubres. Le travail harassant, la malnutrition, le manque d'hygiène et la promiscuité favorisent l'émergence de la maladie, surtout dans les grandes villes. La maladie est nommée « peste blanche » tant elle a fauché de vies. Elle cause plus de 80 000 décès annuels en France. Les traitements se limitent au repos, à l'air frais et à une alimentation saine, en l'absence de remèdes. En 1882, Robert Koch identifia le bacille responsable, ouvrant la voie à des avancées. Ce n'est qu'au milieu du XX^e siècle, avec l'avènement des antibiotiques, que des traitements plus efficaces ont enrayer l'épidémie.

Sœur Geneviève-Marie Perret Un travail de mémoire essentiel



Avant de devenir responsable des archives de la congrégation, Geneviève a exercé des responsabilités variées. Cette religieuse à l'âme de romancière mène depuis 20 ans un travail d'écriture pour témoigner de l'histoire de Marie-Thérèse de Soubiran.

Il y a 60 ans, Geneviève Perret fait une rencontre décisive ! Depuis l'enfance, son désir de se donner à Dieu à travers un engagement dans le monde est clair, mais elle ne sait pas vers quelle congrégation se tourner. La réponse vient à la lecture des écrits de Marie-Thérèse de Soubiran lorsqu'elle fait une retraite spirituelle chez les Sœurs de Marie-Auxiliatrice. Elle est touchée par la vie étonnante de cette femme et son inébranlable confiance en Dieu face aux épreuves. Geneviève fait sienne cette confiance qu'elle résume ainsi : « *Quoi qu'il arrive, ça tient !* ». Elle rejoint la congrégation à 21 ans.

“ C'est par Marie-Thérèse de Soubiran que je suis arrivée dans la congrégation. C'est très important pour moi de la faire connaître. Le parcours de notre fondatrice est étonnant. Sa confiance en Dieu est inébranlable ! ”

Après quelques années de formation à Rome, elle se voit confier des responsabilités variées : économe au foyer de jeunes travailleuses de Bourges, adjointe de l'œuvre de Villepinte, membre du conseil, assistante de la supérieure générale. Elle initie un important travail de recherche et publie en 1980 une première biographie de Marie-Thérèse de Soubiran. En 1991, un nouveau chapitre s'ouvre en Afrique. Geneviève se porte volontaire pour faire partie de la nouvelle communauté de Bafoussam (Cameroun). Elle y restera 27 ans : « *On est habituées à quitter dans la vie religieuse, aucune de nous n'est restée toute sa vie dans un lieu !* », explique-t-elle. Elle accompagne le développement de la communauté et assume la responsabilité de maîtresse des novices pendant de nombreuses années.

À son retour, elle devient responsable des archives et poursuit ses recherches sur la fondatrice. Elle est aussi supérieure de la communauté d'Épernay quelques années et mène des accompagnements spirituels. Geneviève a la plume d'une romancière et le désir de faire connaître Marie-Thérèse qui a tant compté pour elle. En 2024, elle publie une seconde biographie : « *La vie de Marie-Thérèse est de l'ordre du mystère de Dieu, elle nous invite à faire confiance, malgré tout et jusqu'au bout* », indique-t-elle lors de sa parution.

S'engager dans la lutte contre la tuberculose

Les sœurs s'engagent dans la lutte contre la tuberculose en créant des lieux d'accueil pour les jeunes filles malades. Cela les conduit à créer l'un des premiers sanatoriums de France en 1881.

Le bacille de Koch n'est pas encore découvert, mais les sœurs se doutent que la maladie est très contagieuse. En 1877, elles louent quatre villas à Livry, en bordure de la forêt de Bondy, pour isoler et soigner les jeunes filles tuberculeuses.

Les pavillons de Livry deviennent vite trop petits. Cela conduit les sœurs à rechercher un lieu plus vaste. En 1881, elles font l'acquisition du Château Rouge, un grand domaine situé à Villepinte, à une trentaine de kilomètres de Paris, où elles installent un véritable établissement de soins : l'asile Sainte-Marie, qui devient l'un des premiers sanatoriums de France. Il accueille 32 jeunes femmes malades, qui sont prises en charge par huit religieuses. L'œuvre de Villepinte voit le jour.

Le sanatorium grandit rapidement, il atteindra 450 lits en 1922. Les sœurs ouvrent d'autres établissements à Champrosay (intégré depuis à la commune de Draveil), à Épernay, à Hyères et au Pradet, dans le Sud de la France, où l'air est réputé plus bénéfique pour les malades. Les sanatoriums accueillent les malades de la tuberculose, tandis que les préventoriums reçoivent ceux à risque, sans forme active de la maladie. La congrégation collabore activement avec les médecins de l'époque pour la recherche d'un traitement et modernise progressivement les installations.

1918

Les sœurs fondent l'Association de Villepinte pour assurer la gestion des sanatoriums et préventoriums. Devenue Vivre et devenir en 2017, l'association poursuit l'engagement médico-social des fondatrices.



Célébration du centenaire de Vivre et devenir à Villepinte (Seine-Saint-Denis) en 2018.

Au début du XX^e siècle, l'essor de leur action conduit les sœurs à structurer leur œuvre de soin. En 1918, elles fondent l'Association de Villepinte pour pérenniser leurs activités et leur donner une existence juridique. Cela leur permet d'obtenir des financements et d'élargir leur champ d'intervention. Progressivement, l'association acquiert de nouveaux bâtiments et étend son action à d'autres pathologies, contribuant ainsi à l'amélioration des soins médicaux dispensés aux plus vulnérables.

L'Association de Villepinte est reconnue d'utilité publique dès 1920.

En 2017, afin de mieux refléter la diversité de ses actions et son évolution, l'Association de Villepinte devient Vivre et devenir - Villepinte - Saint-Michel.

Ses statuts précisent que l'association « a pour but d'apporter des réponses à caractère éducatif, social ou sanitaire au bénéfice des enfants, des adolescents et des adultes qui se trouvent en situation de fragilité. Elle œuvre notamment en faveur de ceux qui sont insuffisamment ou

mal pris en charge par la société et cherche à anticiper pour répondre aux nouveaux besoins. » Son engagement reste fidèle aux valeurs de la congrégation : accompagner les plus vulnérables en leur offrant un cadre de vie digne et adapté.

LES DÉVELOPPEMENTS INTERNATIONAUX

Au fil du temps, la congrégation des Sœurs de Marie-Auxiliatrice a élargi sa présence à travers le monde. Dès la fin du XIX^e siècle, des communautés se sont implantées en Angleterre, en Italie, et plus tard en Irlande, apportant un accompagnement spirituel et social aux jeunes filles en difficulté. En Afrique, les sœurs se sont engagées au Cameroun, développant des actions dans l'éducation et la santé. En Asie, elles sont présentes au Japon, en Corée du Sud et aux Philippines, où elles adaptent leur mission aux contextes locaux tout en restant fidèles à leur vocation première. En Océanie, elles accompagnent des communautés en Micronésie. Depuis 1877, la maison-mère est installée rue de Maubeuge à Paris. Elle est un point d'ancrage pour les sœurs de la congrégation qui sont présentes dans neuf pays et sur quatre continents.

Sœur Marie-Odile, bénévole à Sainte-Marthe, discute avec une patiente en 2018.



CHAPITRE 2

La Maison Sainte-Marthe à Épernay : plus d'un siècle d'histoire dans les soins

À flanc de colline, sur les hauteurs d'Épernay dans la Marne (51), Sainte-Marthe témoigne d'un siècle d'engagement au service des plus fragiles. D'abord un Carmel fondé à la fin du XIX^e siècle, l'établissement est ensuite transformé en 1906 en un lieu de convalescence par une héritière de la famille Auban-Moët, en hommage à sa petite-fille Marthe qui a été emportée par la tuberculose. Après la Grande guerre, Eugénie Thomas van Bomberghen, mère de Marthe, confie la maison aux Sœurs de Marie-Auxiliatrice pour en faire un sanatorium. Pendant plus de 100 ans, les sœurs adaptent leur mission aux évolutions de la société et insufflent une humanité profonde à ce lieu. Dans les années 2000, d'importants travaux sont engagés et Sainte-Marthe devient un établissement de soins de suite et réadaptation. Aujourd'hui, les sœurs s'apprêtent à partir, mais leur mission perdue à travers l'association Vivre et devenir.

Aux origines de Sainte-Marthe : un Carmel devenu maison de convalescence

En 1906, Louise Auban-Moët transforme un ancien Carmel en maison de convalescence pour jeunes filles en mémoire de sa petite-fille, Marthe d'Eudeville.

Les origines de l'établissement Sainte-Marthe se situent à la toute fin du XIX^e siècle. En 1894, Mère Élisabeth Doussot, religieuse carmélite restauratrice de l'ordre des déchaussées¹ en France, fonde un Carmel dans sa ville natale d'Épernay. Le cadre est alors un peu en dehors de la ville, sur les pentes du Mont Bernon. Il offre un magnifique panorama sur la ville et les vignobles alentour. Mais en 1903, sept ans après la mort de la fondatrice, les carmélites sont expulsées dans un contexte tendu de séparation de l'Église et de l'État de la III^e République². Tout espoir de retour semblant définitivement évanoui, elles vendent la maison et s'exilent en Belgique.

Les lieux sont de nouveau investis peu de temps après. Ils se voient attribuer leur première vocation médicale.

1. L'ordre des carmélites déchaussées est une branche réformée du Carmel, fondée au XVI^e siècle par Sainte Thérèse d'Avila en Espagne, avec l'appui de Saint Jean de la Croix. Cette réforme vise à revenir à une vie monastique plus austère, marquée par la prière, la pauvreté et la solitude. Le terme « déchaussées » vient du fait que les religieuses portaient des sandales ou allaient pieds nus dans des sandales.

2. Dans le cadre de l'application de la loi de 1901 sur les associations, les congrégations religieuses doivent obtenir une autorisation officielle pour exister légalement.

1906

En hommage à sa petite-fille Marthe, emportée par la tuberculose, Louise Auban-Moët crée une maison de convalescence dans les locaux de l'ancien Carmel d'Épernay.



Sainte-Marthe dans les années 1920.

Le 12 août 1905, un terrible deuil frappe l'une des grandes familles d'Épernay : la jeune femme du capitaine de frégate Henri d'Eudeville, Marthe d'Eudeville, fille d'Eugénie Thomas née van Bomberghen, et petite-fille de Louise Auban-Moët, meurt de la tuberculose à 24 ans en laissant trois enfants en bas âge.

En mémoire de sa petite fille, Louise Auban-Moët décide d'acheter le Carmel pour le transformer en maison de convalescence dédiée aux jeunes filles malades. Le 29 juillet 1906, jour de la Sainte Marthe, on inaugure la nouvelle œuvre. Marthe d'Eudeville est représentée sous la figure de

“ Je reçus de vives lumières sur la beauté du travail apostolique. Je compris l'abnégation qu'exigeait ce travail tout divin et combien il est nécessaire de s'y dépenser sans cesse, sans rien retenir pour soi-même. ”

Marie-Thérèse de Soubiran

Sainte Marthe dans un vitrail de la chapelle d'alors, et son portrait reste en place d'honneur dans le parloir voisin.

La Première Guerre mondiale va interrompre l'activité de la maison. La ville est évacuée obligeant les jeunes filles à retourner dans leurs foyers. Durant les quatre années de la guerre, Sainte-Marthe reste néanmoins une demeure vivante. L'école Notre Dame ayant été transformée en hôpital militaire, les enfants dont les parents ont dû rester en ville sont scolarisés dans l'ancienne maison de convalescence.



En 1906, dans la chapelle d'alors, le portrait de Marthe d'Eudeville est représenté sous la figure de Sainte Marthe.



LE RÔLE DES GRANDES FAMILLES CHAMPENOISES DANS LA CRÉATION DE SAINTE-MARTHE

Avant la création de la sécurité sociale et d'un service public de santé financé par l'État, Sainte-Marthe repose entièrement sur la générosité de bienfaiteurs. Son développement n'aurait pas été possible sans le soutien financier, logistique et moral des grandes familles champenoises. Dès l'origine, ces familles jouent un rôle clé. Louise Auban-Moët initie le projet en hommage à sa petite-fille Marthe d'Eudeville. Sa fille, Eugénie Thomas van Bomberghen, poursuit cet engagement en offrant en 1920 la maison de convalescence aux Sœurs de Marie-Auxiliatrice pour en faire un sanatorium. Elle finance vingt lits, ainsi que de nombreux travaux. La famille d'Eudeville et la famille Pol Roger apportent également leur soutien, contribuant à la pérennité de l'établissement.

L'engagement des Sœurs de Marie-Auxiliatrice pour la création du sanatorium

L'urgence sanitaire après la Première Guerre mondiale destine Sainte-Marthe à une nouvelle mission. Eugénie Thomas van Bomberghen donne la maison aux Sœurs de Marie-Auxiliatrice afin d'en faire un sanatorium pour jeunes filles tuberculeuses.

La tuberculose fait des ravages après la guerre. Eugénie Thomas van Bomberghen est touchée par la situation et veut contribuer à lutter contre ce fléau. Elle décide de donner la maison Sainte-Marthe aux Sœurs de Marie-Auxiliatrice, dans le but d'en faire un sanatorium destiné aux jeunes filles atteintes de la tuberculose.

Eugénie Thomas van Bomberghen propose cette donation lors d'une assemblée de bienfaiteurs de l'œuvre de Villepinte, en 1919. Elle s'engage aussi à financer en permanence une vingtaine de lits. Les sœurs sont très reconnaissantes et enthousiasmées par leur première visite des lieux, le cadre et le climat conviennent à merveille pour un sanatorium. L'évêque, le département, les notables et les médecins désirent unanimement cette installation.

En septembre 1920, le préfet officialise la création du sanatorium et son rattachement à la jeune Association de Villepinte. Des travaux sont engagés pour adapter la maison à sa nouvelle fonction, puis c'est l'arrivée de six premières sœurs au mois de novembre. La tradition rapporte qu'elles ont dû

gravir péniblement la grande pente menant de la gare à la maison, en poussant une charrette dans laquelle on avait entassé 180 kilos de bagages ! La petite communauté nettoie, aménage et prépare activement les lieux pour pouvoir admettre les jeunes filles malades dès le mois suivant...

Les premières patientes sont accueillies le 2 décembre 1920. Elles sont choisies par le médecin de l'équipe d'Épernay parmi les moins atteintes du sanatorium de Villepinte. Cette spécialisation perdure par la suite : Villepinte prend en charge les formes les plus graves de la maladie, tandis que Sainte-Marthe accueille des patientes nécessitant des soins préventifs ou en rémission. Le 3 décembre, la nouvelle fondation est célébrée dans la chapelle. Les salles de Sainte-Marthe reçoivent les noms des donateurs, notamment ceux de la famille Thomas van Bomberghen. En 1921, les 40 lits du sanatorium sont pleins. La taille relativement modeste de l'établissement lui donne une atmosphère familiale et chaleureuse. Les journées sont bien rythmées entre les soins du matin, les cures au soleil, l'adoration eucharistique, les promenades, les ateliers de détente et l'instruction de l'après-midi. Sous une surveillance médicale attentive et grâce à l'air doux d'Épernay, l'état de santé de beaucoup de malades s'améliore.

Alors que Sainte-Marthe est en pleine activité, un orage se prépare cependant. Le ministère de l'Intérieur s'oppose à la donation à l'Association de Villepinte, car la congrégation des Sœurs

de Marie-Auxiliatrice ne bénéficie pas de la reconnaissance officielle de l'État français¹. L'histoire du Carmel va-t-elle se répéter ? Réponse sans appel de madame Thomas van Bomberghen, le sanatorium sera donné à l'Association de Villepinte et à personne d'autre. Quant aux sœurs, elles rétorquent fermement qu'elles ne partiront que *manu militari* et la donatrice promet d'alerter les journaux de tous bords. L'œuvre de Villepinte a de nombreux soutiens dans la région. La détermination de ces femmes aura raison de la menace et l'approbation parvient du ministère en avril 1922.

Les années suivantes voient l'amélioration des infrastructures : en 1923, un solarium est construit avec le soutien de la préfecture, et la chapelle est agrandie.

En 1939, revient la guerre. Il faut se résigner à partir mais les sœurs promettent de revenir. Entre temps, l'établissement est occupé par les armées françaises, américaines et allemandes. En 1948, les sœurs sont de retour et reprennent leur mission d'accompagnement et de soin.

Au fil des années, l'établissement se transforme. Au rez-de-chaussée se trouve le bloc médical doté de tous les équipements les plus modernes. Au même niveau, une salle de classe est destinée aux adolescentes et aux adultes. Les jeunes filles sont préparées à des diplômes professionnels adaptés à leur état de santé. Au premier étage, ce sont les chambres, les salles d'eau et les salles de soins. Au second s'ouvre une grande galerie de cure vitrée : on s'y étend pour prendre le soleil en contemplant le paysage.

Présentes à des postes de responsabilité depuis les débuts, les sœurs occupent des fonctions diverses qu'il s'agisse de la direction, des soins ou des fonctions administratives et logistiques. En parallèle, elles exercent un apostolat très apprécié dans la vie locale, visitant les personnes isolées et s'investissant dans les paroisses.



Un goûter en plein air pour les patientes de Sainte-Marthe.

VIE QUOTIDIENNE DES PATIENTES AU SANATORIUM SAINTE-MARTHE

À Sainte-Marthe, bien que la vie quotidienne soit très réglée, l'atmosphère est chaleureuse et familiale. Il y règne un extraordinaire esprit d'entraide. « *L'ambiance n'était pas du tout morbide, on se battait pour la vie !* », raconte une ancienne sœur infirmière. Chaque matin, le réveil sonne à 8 h. Les patientes prennent le petit-déjeuner au lit avant les soins et les travaux ménagers. À 11 h 15, le déjeuner est servi. Il est suivi d'un temps de cure d'air et de soleil dans des transats. Après le goûter et la promenade de l'après-midi, place aux classes, aux ateliers manuels et artistiques : couture, tricot, vannerie, peinture, mais aussi théâtre, comédies et ballets pour lesquels les jeunes filles créent des costumes hauts en couleur. Les soirées sont animées tous les 15 jours par des projections cinéma qui sont très attendues. À 18 h, souper. Et à 20 h, extinction des feux.

1. Elles recevront cette reconnaissance officielle de l'État le 17 juillet 1972.

Sœur Marie-Claire Cogné

Une vie comblée au service des malades



Marie-Claire est l'une des dernières sœurs à quitter Épernay. Infirmière infatigable, toujours enjouée, elle fête ses 100 ans et rend grâce pour une vie dédiée aux malades.

Marie-Claire naît le 6 mars 1925, dans une petite ville près de la frontière belge. Élevée dans une foi profonde par une famille unie, elle est une enfant vive... et peu obéissante.

Elle se rappelle qu'elle soignait ses poupées avec des pétales de roses, jouait et rêvait beaucoup.

Elle est envoyée très tôt en pension car elle est difficile. Au lycée à Paris, elle mène une vie insouciante malgré la guerre. Elle fait le mur pour aller à la Comédie-Française et troque volontiers la philosophie pour une partie de bridge à la cave, lorsque les alertes retentissent.

Sa vie bascule lors d'une visite du sanatorium de Villepinte organisée par le lycée. Elle rencontre Aïcha, une jeune Marocaine de son âge, qui meurt de la

« Je voulais soigner les malades, j'ai bien profité de ce que le Seigneur m'a donné. C'était merveilleux cette vie de soins. Je ne peux plus faire grand-chose, mais je suis là et je suis contente, merci ! »

tuberculose. « *C'est le choc, raconte-t-elle. Ça m'a retournée ! Le dévouement des sœurs, les jeunes filles pauvres qui mouraient... je me suis dit que je ferais mieux de m'occuper des autres.* »

Elle se présente chez les Sœurs de Marie-Auxiliatrice à 20 ans. Après un aurevoir à ses proches et à son prétendant, elle fume une dernière cigarette et la voilà sur le seuil du noviciat, le 4 octobre 1945, il y a 80 ans !

Après des études d'infirmière, elle consacre sa vie aux malades de la tuberculose, principalement à Villepinte et à Épernay, où elle accompagne la transition vers les soins de suite. « *On se battait pour la vie ! Je n'ai jamais eu peur, on était trop occupées à soigner toutes ces filles, se souvient-elle. L'air et la lumière étaient la thérapeutique, mais pour ces jeunes filles, c'était aussi la vie même, il fallait de la vie !* »

Elle est marquée par l'esprit d'entraide des « petites sœurs », ces jeunes femmes guéries qui malgré une santé fragile se mettent à leur tour au service des malades. Elle s'implique dans la professionnalisation des auxiliaires qui évoluent vers des aides-soignantes. À 100 ans, elle n'a rien perdu de sa vivacité et dresse un bilan positif de sa vie consacrée aux plus vulnérables. Elle espère voir perdurer un esprit de soin attentif alliant exigence, sollicitude... et rire !

Du sanatorium à l'établissement de soins de suite et réadaptation

Avec le recul de la tuberculose, Sainte-Marthe redevient une maison de convalescence, puis un établissement de soins de suite. Les sœurs passent progressivement le relais à des laïcs. Elles s'apprêtent à partir après un siècle de présence attentive.

A partir des années 1960, l'établissement se modernise pour s'adapter aux nouvelles normes sous l'impulsion notamment de sœur Marie-Chantal Foulon, directrice de l'établissement de 1952 jusqu'en 1962, et aussi supérieure de la communauté de 1959 jusqu'en 1971. Pendant cette période : une nouvelle aile est ajoutée, le corps principal est rehaussé d'un niveau, un ascenseur et des espaces cuisine et lingerie modernes sont installés.

Les progrès de la médecine permettent heureusement la mise à distance de la tuberculose. Ce changement de contexte est à l'origine d'une nouvelle affectation de l'établissement qui devient la Maison de convalescence Sainte-Marthe en 1975. Il offre 51 lits pour des patients ayant besoin d'un accompagnement après une hospitalisation.

En 2010, la première pierre d'un nouveau bâtiment de 2000 m² est posée. Par le fait d'une nouvelle réglementation, Sainte-Marthe devient un établissement hospitalier de soins de suite et de réadaptation (EHSSR). En 2015, l'ouverture d'un service d'hospitalisation de jour permet de répondre aux besoins de patients nécessitant un suivi sans hébergement.

1975

Le sanatorium Sainte-Marthe est transformé en maison de convalescence.



Les sœurs ont su bâtir et transmettre : elles ont peu à peu confié leurs missions à des professionnels laïcs.

Avec la réforme des autorisations des EHSSR, Sainte-Marthe change à nouveau d'appellation en 2023 pour devenir un établissement hospitalier de soins médicaux et de réadaptation (EHSMR). L'établissement dispose de 60 lits d'hospitalisation complète et de 8 places en hospitalisation de jour. Les personnes âgées qui sont accueillies font face aux suites d'une chirurgie ou de pathologies chroniques et oncologiques.

Pendant plus d'un siècle, les sœurs ont fait de Sainte-Marthe un lieu de soin et d'attention à l'autre. Elles ont su bâtir et transmettre. Longtemps impliquées dans la gestion et le fonctionnement de ce lieu, elles ont peu à peu confié leurs missions à des professionnels laïcs, tout en continuant de visiter les malades.

LA CHAPELLE DE SAINTE-MARTHE : UN LIEU DE PRIÈRE ET DE RASSEMBLEMENT

La chapelle occupe une place centrale depuis les débuts de Sainte-Marthe. Grâce à la générosité de madame Thomas van Bomberghen, elle est agrandie en 1923 peu après l'arrivée des Sœurs de Marie-Auxiliatrice et les débuts du sanatorium. C'est à cette époque que sont installés les vitraux orange et bleu qui baignent le cœur d'une belle lumière. Les sœurs puisent quotidiennement leurs forces dans la prière silencieuse de l'adoration qui est au cœur de leur spiritualité. Elle a lieu tous les jours de l'année. La chapelle a permis de tisser des liens étroits avec la ville. Des habitants d'Épernay viennent régulièrement s'y recueillir et les sœurs racontent avec beaucoup de reconnaissance comment des artisans locaux - sculpteur, charpentier et ébéniste - ont travaillé bénévolement pour façonner les magnifiques éléments en bois de la décoration actuelle : bancs, autel, croix du cœur et statues.

Sainte-Marthe en 2025 : l'esprit du soin et du vivre ensemble perdue pour répondre aux besoins non couverts des plus fragiles de notre société.



CHAPITRE 3

Un héritage inestimable

Le départ de la communauté de Sainte-Marthe est un tournant qui a été pensé et préparé depuis longtemps. Le choix de la congrégation de créer l'association Vivre et devenir dès l'année 1918 pour assurer la gestion et la pérennité de l'œuvre a été visionnaire. Si la présence physique des sœurs s'efface car elles avancent en âge et que les forces de la congrégation s'amenuisent en Europe, leur héritage demeure. Il est inscrit non seulement dans les murs et les infrastructures, mais surtout dans les équipes, dans un certain esprit du soin, du vivre ensemble et le projet audacieux de répondre aux besoins non couverts des plus fragiles de notre société.

Une transmission soigneusement préparée

Dès les débuts, les sœurs ont eu conscience qu'elles n'étaient pas propriétaires de leur œuvre. Il était important que celle-ci puisse être transmise. Aussi, elles ont préparé le relais en créant l'association Vivre et devenir dès 1918, et mis leur histoire par écrit pour en préserver la mémoire.

L'attitude de passeur est profondément ancrée dans la spiritualité de la congrégation des Sœurs de Marie-Auxiliatrice. Marie-Thérèse de Soubiran, dans ses réflexions sur les Constitutions de Saint Ignace, exprimait déjà cette idée d'une mission au service des autres, appelée à être transmise : « Nous avons désiré que la règle de notre institut ne mît d'exclusion pour aucun genre d'œuvres... Par-là, nous sommes plus libres d'aider les autres sociétés religieuses ou les associations laïques, en nous prêtant avec bonheur à tous les services qu'elles nous demandent, et trouvant tout simple d'être mises de côté quand nous ne sommes plus utiles »¹.

Dans cet esprit, les sœurs ont toujours œuvré avec la conviction que, le moment venu, il serait bon que d'autres prennent la suite, garantissant ainsi la continuité et l'évolution de l'œuvre. Ce choix structurant, audacieux pour l'époque, est

1. Réflexions de Marie-Thérèse en 1866, conservées dans les archives de la congrégation, à propos de la règle XIII^e des Constitutions de Saint Ignace de Loyola (1540). Cette constitution est au fondement de la Compagnie de Jésus, l'ordre des jésuites. Il exprime les fondements de la spiritualité ignatienne.

2000

La maison de convalescence Sainte-Marthe devient un établissement hospitalier de soins de suite et de réadaptation (EHSSR) dédié aux personnes âgées qui font face à une maladie chronique ou aux suites d'une opération.



En créant l'association Vivre et devenir dès 1918, les sœurs préparaient le relais de la gestion de leurs établissements.

rappelé par Marie-Sophie Desaulle, présidente de l'association Vivre et devenir depuis 2009 : « Ce choix peu commun de demander très tôt à une association laïque de prendre le relais de la gestion des établissements médico-sociaux a été visionnaire. Ce n'était pas un choix de désengagement mais un choix de confiance, courageux, qui a permis à l'œuvre de continuer

de grandir et de se transformer ». Aujourd'hui encore, trois sœurs de la congrégation siègent au conseil d'administration de l'association.

Mais transmettre une œuvre, ce n'est pas seulement en assurer la gestion : c'est aussi en préserver la mémoire et les valeurs fondatrices. Conscientes que leur héritage devait être

compris et partagé pour perdurer, les sœurs ont entrepris un essentiel travail de mémoire. Sœur Geneviève-Marie, responsable des archives de la congrégation, a consacré plus de vingt ans à documenter l'histoire pour rédiger la biographie de Marie-Thérèse de Soubiran, offrant ainsi un témoignage précieux. Marie-Sophie Desaulle souligne cette démarche essentielle : « Les sœurs de la génération actuelle ont joué ce rôle important de rappeler l'histoire. Elles ont eu le souci de porter témoignage, il y a un héritage écrit qui va demeurer ». Ces récits et archives constituent aujourd'hui une ressource précieuse pour ceux qui poursuivent l'œuvre.

L'histoire de la congrégation est aussi marquée par une capacité à répondre aux besoins émergents et à proposer des solutions novatrices, même lorsqu'elles n'existaient pas encore. Dès la fin du XIX^e siècle, les sœurs ont fait preuve de cette vision en s'investissant dans les sanatoriums pour soigner la tuberculose, avant d'accompagner leur transformation en structures médicales adaptées aux défis contemporains. Cette dynamique de veille et d'adaptation permanente est inscrite dans l'ADN même de l'association Vivre et devenir, qu'elles ont créée. L'esprit d'écoute des besoins a permis à l'association d'innover et d'évoluer continuellement avec souplesse tout en restant fidèle à sa vocation première de prendre soin des plus vulnérables.



Le diplôme d'infirmière est créé en 1946 et il faudra attendre 1956 pour celui des aides-soignantes.

LA PROFESSIONNALISATION DES MÉTIERS D'INFIRMIÈRE ET D'AIDE-SOIGNANTE

Jusqu'à la fin du XIX^e, le soin des malades repose essentiellement sur les congrégations religieuses. Avec la laïcisation progressive des hôpitaux, du personnel laïc est recruté, souvent sans formation ni reconnaissance officielle. Leurs conditions de travail sont très précaires. Le diplôme d'infirmière est créé en 1946 et il faudra attendre 1956 pour celui des aides-soignantes. Jeune infirmière, sœur Marie-Claire Cogné a vécu cette transition en première ligne et l'a accompagnée, à Villepinte puis à Épernay. Elle a mis en place la formation d'aide-soignante car les auxiliaires de l'époque n'avaient aucune théorie pour se préparer à ce nouvel examen. Elle est touchée par la condition de ces femmes. « Je prenais mon poste à 8 h, après la messe, donc je devais préparer mes cours très tôt, à 4 h du matin, se souvient-elle. Mais ça m'a passionnée ! Ces filles travaillaient plus que les autres, elles étaient très attachantes. Je voulais qu'elles aient le meilleur. »

Un esprit du soin et du vivre ensemble

Les sœurs d'Épernay ne laissent pas seulement derrière elles un lieu et des infrastructures, elles ont insufflé un esprit, une manière d'être, de soigner et de vivre ensemble qui continue d'imprégner les équipes.

La communauté d'Épernay transmet une approche du soin où l'attention à la personne est aussi essentielle que la technicité des gestes. Ces valeurs demeurent profondément inscrites dans le fonctionnement de l'association Vivre et devenir, qui cherche à conjuguer professionnalisme et qualité des relations.

Soigner ne se limite pas à traiter une pathologie, mais implique d'être pleinement présent à une personne en situation de vulnérabilité. L'étymologie du mot hôpital, issu du latin *hospitalis*, rappelle d'ailleurs que soigner, c'est avant tout accueillir, c'est reconnaître chaque personne dans sa dignité pour lui faire une place pleine et entière. Marie-Sophie Desaulle, présidente de Vivre et devenir, invite à poursuivre cette approche : « Ce qui doit continuer d'infuser, c'est la qualité de la relation. Pas seulement un savoir technique, mais une dynamique de bienveillance, d'écoute et de présence attentive à l'autre ».

Au seuil de ses 100 ans, lorsqu'on lui demande ce qu'elle voudrait dire aux soignants de demain, sœur Marie-Claire qui a exercé toute sa vie comme infirmière à Villepinte et à Épernay

répond : « Je dirais aux soignants d'avoir le cœur... il faut vraiment aimer le malade. Un soignant, ce n'est pas n'importe quoi... Il s'occupe de la personne humaine, pas d'un bras ou d'un pied. Que ce soit une toilette ou une injection difficile, c'est la même chose, tout doit être fait avec le même respect de la personne ». Bien sûr, cette attention au malade ne suffit pas, la compétence est tout aussi essentielle. « Dans une équipe, il faut d'abord des compétences et puis un bon esprit », poursuit-elle. Un soin de qualité repose sur un équilibre entre technicité et attention à l'autre et volonté de progression permanente : « Rien n'est jamais établi, dit-elle avec force. Dès l'instant qu'on s'occupe d'un vivant, il faut toujours être en recherche ! ».

2018

L'association Vivre et devenir fête le centenaire de sa création. L'établissement historique de Sainte-Marthe célèbre ses 100 ans deux ans plus tard, en 2020.



Le projet « Les histoires qui nous relient » favorise la rencontre entre enfants et personnes âgées et prolonge l'attention à l'autre cultivée par les sœurs.

Les sœurs transmettent aussi l'importance de la dimension spirituelle du soin. Celle-ci ne se réduit pas à la seule question religieuse. Elle relève de l'accompagnement de la détresse et des questions de sens qui traversent toute existence humaine, particulièrement dans les épreuves. Cette attention au cheminement intérieur de la personne se poursuit aujourd'hui à travers l'aumônerie qui accompagne les patients dans le respect de leurs convictions. Elle fait pleinement partie du projet de soin.

Enfin, dans une société individualiste, les sœurs ont montré l'exemple par leur sens de la communauté et d'un art de vivre ensemble. Les salariés qui ont connu l'époque où les sœurs

étaient plus présentes témoignent de l'esprit de famille et de la cohésion d'équipe qu'elles ont su créer, leur sens de la célébration et de la fête. Les sœurs ont aussi porté une grande attention aux équipes : « Il faut accompagner tout le monde, quel qu'il soit, dans le service. Depuis le dernier venu jusqu'à ceux qui sont là depuis longtemps. Les professionnels ont besoin d'être stimulés, formés et accompagnés dans leurs responsabilités. Il faut faire attention aux soignants et à la vie des équipes », invite sœur Marie-Claire, qui a joué un rôle clé dans la professionnalisation des aides-soignantes lors de la reconnaissance officielle de leur statut en 1956.

DES HISTOIRES QUI RELIENT

Primé dans le cadre d'Inspir'Actions 2024, l'appel à candidatures annuel de Vivre et devenir, le projet « Les histoires qui nous relient » prolonge l'esprit insufflé par les sœurs à Sainte-Marthe. Ce projet intergénérationnel va réunir salariés et personnes accompagnées de plusieurs établissements de la Marne autour de la création d'une bande-dessinée : le foyer Sainte-Chrétienne, le service Cap Intégration Marne, la maison de retraite du Château d'Aÿ et l'établissement hospitalier de Sainte-Marthe. Un auteur jeunesse animera des ateliers collaboratifs pour que les participants créent ensemble une histoire inspirée de la nature, de l'amitié, de l'inclusion ou d'anecdotes du passé. En favorisant la rencontre entre enfants et personnes âgées, ce projet prolonge l'attention à l'autre et le sens de la communauté cultivé par les sœurs.

Sandrine Journé et Geneviève Jestin

Des années passées aux côtés des sœurs



Salariées, Sandrine Journé (à droite de la photo) et Geneviève Gestin (à gauche) sont arrivées dans les années 2000, lorsque Sainte-Marthe est devenu un hôpital de soins de suite. Elles ont traversé avec les sœurs les grandes mutations de ce début de millénaire et les voient partir avec une vive émotion.

Sandrine a fait ses débuts à Sainte-Marthe comme chargée de paie et comptabilité. Son poste a beaucoup évolué : aujourd'hui, elle soutient la direction sur des projets variés et accompagne les démarches qualité. Geneviève, quant à elle, est docteur de la pharmacie interne. Elle raconte l'agrandissement du local, de 6 à 60 m², qui en dit long sur la médicalisation de ces dernières années.

Sandrine et Geneviève ont vécu l'arrivée des démarches qualité, la première certification en 2001 et de nombreuses évolutions réglementaires qui ont accru la technicité des pratiques et renforcé le cadre normatif de l'établissement. Au fil des ans, la présence des sœurs s'est faite plus discrète et les signes religieux ont été estompés : « La certification

“ Les sœurs nous apportent beaucoup par leur accompagnement, leurs attentions et leurs histoires tellement riches. J'aime les écouter. Leur départ, c'est un peu comme perdre une famille. » Sandrine

a été un grand changement. Maintenant, on parle de parcours de soin, de processus, d'identitovigilance. Pour être visiteur bénévole à l'hôpital, il faut suivre une formation et signer une convention. Les sœurs ne pourraient plus passer voir les malades à l'improviste comme elles le faisaient avant », explique Sandrine.

Il y a une amitié sincère entre les sœurs et ces deux femmes qui les ont côtoyées toutes ces années. Elles partagent de temps à autre le repas ou une tasse de thé. Elles prennent soin les unes des autres. Ce qui va le plus manquer à Geneviève et Sandrine, c'est l'écoute, la gentillesse et la jovialité des sœurs au quotidien. Elles se souviennent de l'atmosphère familiale instaurée par les sœurs lorsqu'elles étaient plus présentes. Elles ont partagé de nombreux événements festifs de leurs vies professionnelles et personnelles... jamais sans une coupe de champagne évidemment !

Au-delà de l'établissement, c'est aussi la ville d'Épernay qui dit au revoir à la communauté : « Les sœurs ont fait beaucoup de choses pour la ville : alphabétisation, visite de personnes isolées, aide à la paroisse », rappelle Sandrine.

Leur départ est une grande page qui se tourne, « leur proximité va me manquer, ce sont nos grands-mères », exprime Geneviève avec nostalgie.

Transmettre vivre et devenir !

Sans nier les interrogations liées au départ de ce lieu chargé d'histoire et aux forces de la congrégation qui diminuent en Europe, les sœurs de la communauté sont fidèles à leur charisme : elles font confiance.

Le départ d'Épernay marque un tournant qui ne signifie pas une rupture ou un abandon, même s'il pose des questions sur la poursuite de cette histoire humaine et spirituelle. L'avenir de la chapelle est une inquiétude pour les sœurs de la congrégation. Elles aimeraient qu'elle reste ouverte et accessible aux personnes de l'établissement ou de la ville qui veulent prier et se ressourcer dans ce lieu qui a été au cœur de Sainte-Marthe depuis sa fondation. Mais elles font confiance : depuis l'origine, ce ne sont pas elles qui ont suscité et conduit cette œuvre, elles sont en service...

Transmettre, c'est produire quelque chose de nouveau, et non reproduire. Cela suppose de s'inscrire dans un devenir ouvert pour accueillir l'avenir avec audace. Marie-Thérèse de Soubiran a voulu que l'œuvre puisse évoluer et prendre un nouveau souffle au contact de ceux qui la portent au présent, tout en restant fidèle à ce qui en fait le cœur : l'attention aux besoins matériels et spirituels des personnes les plus vulnérables de notre société.

2025

Les Sœurs de Marie-Auxiliatrice quittent Sainte-Marthe. L'association Vivre et devenir, présente depuis les débuts, continue d'adapter leur œuvre aux nécessités d'aujourd'hui.



De gauche à droite : sœur Marie-Blandine, sœur Marie-Claire et sœur Marie-Odile.

Pour Marie-José, dernière supérieure de la communauté d'Épernay : « *Ce qu'il ne faut pas perdre, c'est notre capacité d'ouverture pour accueillir tout le monde, notre engagement pour être au service des plus petits, des pauvres, des plus vulnérables* ».

Il appartient désormais aux équipes de Sainte-Marthe et de Vivre et devenir, ainsi qu'aux nouvelles générations, de faire vivre cet héritage, de l'adapter aux réalités nouvelles tout en restant fidèles à l'esprit de l'œuvre créée par la communauté des Sœurs de Marie-Auxiliatrice.

VISAGES D'UNE COMMUNAUTÉ QUI S'EN VA

Les trois dernières sœurs qui vivent à Épernay forment une communauté bigarrée. Des vies discrètes à l'extraordinaire fécondité, au sujet desquelles il y aurait beaucoup à raconter. Il y a d'abord sœur Marie-Blandine (et son chat Noé !). Du haut de ses 83 ans, elle est la benjamine normande. C'est elle qui tient la maison. Épernay l'accueille pour sa retraite mais son cœur est au Cameroun, où elle a passé 40 ans au service de l'éducation et de la jeunesse. Marie-Odile, 94 ans, est aussi arrivée pour la retraite. Elle a passé la majeure partie de sa vie au Japon et en Corée, comme professeur. Elle est la discrétion même et raconte la joie des rencontres avec ces peuples asiatiques aux tempéraments différents. Marie-Claire, on ne la présente plus ! Elle a été 30 ans infirmière au service des malades à Villepinte et fête ses 100 ans à quelques jours du départ d'Épernay. Marie-José est supérieure à distance. Toutes veillent les unes sur les autres avec patience et rendent grâce pour une vie heureuse. Bien qu'elles avancent en âge, leurs vies restent en service dans une présence aimante et dans la prière.



En 1877, les quatre pavillons loués par les sœurs à Livry, en Seine-et-Oise, accueilleraient les jeunes filles atteintes de tuberculose.



En 1920, l'Association de Villepinte est reconnue d'utilité publique.

1854 : Marie-Thérèse de Soubiran fonde le béguinage du Bon secours. Il est emporté par les flammes dans la nuit du 5 au 6 novembre 1861.

1864 : Après des années de discernement et une retraite ignatienne de 30 jours, Marie-Thérèse de Soubiran fonde la Congrégation des Sœurs de Marie-Auxiliatrice et une première maison de famille à Toulouse pour accueillir les jeunes filles venues travailler en ville.

1875 : Devant l'augmentation du nombre de jeunes filles atteintes de maladies respiratoires, les sœurs fondent la Société de secours mutuel : elle offre une protection aux travailleuses en arrêt maladie moyennant un sou par jour.

1877 : En 1877, les sœurs louent à Livry, en Seine-et-Oise, quatre petits pavillons pour accueillir les jeunes filles atteintes de tuberculose. La maladie fait des ravages en cette fin du XIX^e siècle.

1881 : Le Château Rouge de Villepinte remplace en 1881 les Pavillons de Livry. Les sœurs achètent le château et son parc de 8 hectares pour créer l'un des premiers sanatoriums de France.

C'est la naissance de l'œuvre de Villepinte. Elle marque l'essor des œuvres médico-sociales de la congrégation. Aujourd'hui, l'hôpital Sainte-Marie est situé dans ces locaux.

D'autres sanatoriums et préventoriums seront créés dans le sillon du Château Rouge par les Sœurs de Marie-Auxiliatrice : à Champrosay en 1893 (Draveil, Essonne), au Pradet en 1905 (Var)...



En 2000, Sainte-Marthe devient un hôpital de soins de suite et de réadaptation dédié aux personnes âgées.



Aujourd'hui, l'association Vivre et devenir adapte l'œuvre des sœurs aux nécessités d'aujourd'hui.

1906 : En hommage à sa petite-fille Marthe, emportée par la tuberculose, Louise Auban-Moët crée une maison de convalescence dans les locaux de l'ancien Carmel d'Épernay.

1918 : Les sœurs fondent l'Association de Villepinte pour assurer la gestion des sanatoriums et préventoriums. L'œuvre de Villepinte devient une association de loi 1901, reconnue d'utilité publique en 1920. Depuis 2017, l'association a changé de nom pour s'appeler Vivre et devenir - Villepinte - Saint-Michel.

1920 : La maison Sainte-Marthe est donnée aux Sœurs de Marie-Auxiliatrice par Eugénie Thomas-van Bomberghen, mère de Marthe, pour être transformée en sanatorium. Elle intègre l'Association de Villepinte.

1975 : Le sanatorium Sainte-Marthe est transformé en maison de convalescence.

2000 : La maison de convalescence Sainte-Marthe devient un établissement hospitalier de soins de suite et de réadaptation (EHSSR) dédié aux personnes âgées qui font face à une maladie chronique ou aux suites d'une opération.

2018 : L'association Vivre et devenir fête le centenaire de sa création.

2020 : L'établissement historique de Sainte-Marthe fête ses 100 ans.

2025 : Les Sœurs de Marie-Auxiliatrice quittent Sainte-Marthe. L'association Vivre et devenir, présente depuis les débuts, continue d'adapter leur œuvre aux nécessités d'aujourd'hui.

Geneviève Perret, *Marie-Thérèse de Soubiran, Biographie*, Éditions jésuites, 2024

Geneviève Perret, *Marie-Thérèse de Soubiran, Écrits spirituels*, Desclée de Brouwer-Bellarmin, collection Christus n°56, 1985

Vivre et devenir, le Mag n°2, *Dossier : 100 ans à innover au service des plus fragiles*, mars 2018

Philippe Troyon, *Histoire partagée* [film documentaire 24'], Périphérie-Imaginem, Vivre et devenir 2018

Archives de la congrégation des Sœurs de Marie-Auxiliatrice : maison-mère de la congrégation, communauté de Villepinte et communauté d'Épernay

Merci à sœur Geneviève-Marie Perret, responsable des archives de la congrégation des Sœurs de Marie-Auxiliatrice. Cet ouvrage doit beaucoup à son travail de recherche et à ses écrits sur l'histoire de la congrégation.

Merci aux sœurs de la congrégation et aux membres de Vivre et devenir dont les témoignages ont été recueillis pour écrire ce livre. Leur parole rend compte de l'esprit qui souffle dans cette histoire, de la valeur inestimable de l'engagement des personnes qui la façonnent, et des liens d'attachement entre la communauté et l'association :

- sœurs Marie-Claire Cogné, Marie-Blandine Pigeon et Marie-Odile Megard, dernières habitantes de la communauté d'Épernay,
- sœur Marie-José Euryale, supérieure de la communauté d'Épernay (non-résidente),
- Marie-Sophie Desaulle, présidente de l'association Vivre et devenir,
- Sandrine Journé, attachée de direction de Sainte-Marthe,
- docteur Geneviève Jestin, pharmacienne de Sainte-Marthe.

Merci aux professionnels de Sainte-Marthe pour leur accueil et cette histoire qu'ils continuent d'écrire.

Direction de l'ouvrage : Viviane Tronel

Conception éditoriale : Géraldine Dao

Graphisme : Marion Raffaitin

Rédaction : Élisabeth de Charnacé

Photographies d'archives : Congrégation des
Sœurs de Marie-Auxiliatrice, p. 10, 12, 15, 16, 21

Photographies actuelles : Éric Arrachart : p. 21
Dominique Borgnet : p. 38
Christian Dao : p. 22, 31, 32, 35, 43
Élisabeth de Charnacé : p. 19, 29, 39, 41

En couverture : patiente de l'établissement
hospitalier Sainte-Marthe photographiée
par Christian Dao dans le cadre du projet
« 100 Regards », à l'occasion du centenaire
de Vivre et devenir

Édition : association Vivre et devenir

Achévé d'imprimer en mars 2025
Impression Mailedit

Le présent ouvrage a pour ambition de mieux faire connaître la contribution inestimable des Sœurs de Marie-Auxiliatrice à l'histoire de l'établissement hospitalier Sainte-Marthe (Épernay, Marne) à l'heure où elles quittent les lieux, après 105 ans d'engagement et de présence attentive au service des malades.

Elles ont fondé, développé, et continuellement adapté Sainte-Marthe aux besoins des malades, des équipes et de la société. Plus qu'un lieu, elles transmettent un esprit du soin où l'attention à l'autre précède le geste.

Puissent ces quelques pages donner de l'inspiration à ceux qui poursuivent leur œuvre et à qui il revient d'inventer l'avenir.
